

## **Pornography, le ballet des hommes-objets**

Par Quentin Noirfalisse

**Voici un texte qui a mis l'Angleterre mal à l'aise, et fait s'agiter les neurones de quiconque a pu le voir transposé sur scène. Dans une Londres « atomisée, disloquée », Simon Stephens, écrivain sans faux-fuyant, père de famille, Anglais, sensible et sombre, balade son regard et ses angoisses sur l'échelle des transgressions, intimes ou publiques, commises par les citoyens de la ville-monde. Les résultats de l'autopsie sont accablants. Notre société fracturée déboussole les individus au lieu de permettre leur construction. Avant de les chosifier dans leur posture consumériste.**

La nuit était encore dans sa phase la plus noire. 7 juillet 2005, dans une Angleterre qui vient d'obtenir les Jeux Olympiques. Un pays fier de lui, sûr de sa force. Il dit au revoir. Embrasse sa femme. Ses enfants. Il part prendre un bus. Dans sa tête, les mots cognent. Il remarque tout. Le moindre murmure de pas dans les graviers de son quartier résidentiel. Les gigotements d'un Bangladais encerclé par son walkman. Les sens de cet homme, avec son sac à dos, sont en surchauffe. D'autres bus rejoignent le bitume. Il voyage nord-sud. Stoke, puis le train à Derby, jusque King's Cross St Pancras.

Le voici à Londres, ville-monde en phase d'éveil. Serrée dans son ring orbital, pompant sur ses dizaines de cœurs alimentés par la finance et l'ambition néo-libérale. Ici, les couches en mouvement s'agglutinent. Métro sous terre, happant dans ses tentacules les flots de navetteurs. Sous terre, encore, des câbles par milliers, transmettant les résultats des algorithmes de trading à haute fréquence, et quantité d'autres informations nécessaires à la survie de la ville. A l'air, jamais libre, les artères véhiculent des employés, « *l'œil las et le visage bouffi. Trimballant leurs ordinateurs. Claquant des talons. Tirant sur leurs manchettes.* », pense-t-il. Son sac à dos. Il est toujours là. L'homme plonge dans une station de métro. Il file vers Aldgate East. Il va s'y faire exploser. A Edgware Road, Russell Square et Tavistock Place, trois autres hommes, frères de détonateurs, exploseront aussi. 56 morts (dont les quatre terroristes), 700 blessés.

### **Rayures sur la carte mentale**

Une « *croix rouge et nihiliste* » est inscrite sur Londres, écrivit, un mois après, l'écrivain et randonneur psychogéographe Will Self. « *La terreur organisée fait de chacun une victime psychique – il n'y a plus que 'moi' qui compte* ». Et chacun devient, aux yeux des autorités, un suspect potentiel, bien au-delà du grief fatal des quatre terroristes envers une Angleterre où ils sont nés et sont devenus adultes : la participation anglaise à la guerre en Irak. Subitement, le corps en mouvement se mue en cible. Un objet qu'il faudra potentiellement désamorcer. Qui se souvient, aujourd'hui, qu'au-delà des explosions, la police reçut la permission de tirer à vue d'œil, abattant sans autre forme de procès, le 22 juillet 2005, Jean Charles de Menezes, un Brésilien qui n'avait pas grand-chose à voir avec un terroriste ? Le jeune électricien a reçu 7 balles dans la tête. Les attentats ont considérablement modifié la carte mentale de Londres – les endroits où l'on ose aller et ceux qu'on évite, la manière même d'appréhender l'expérience urbaine, qui bifurquera résolument vers un mode sécuritaire, alors que les premières caméras de surveillance étaient apparues au moment d'une autre « menace », celle de l'IRA dans les années 90.

L'homme au sac à dos, descendant vers Londres, marié à son destin funeste, est l'un des personnages qui habitent le *Pornography* de Simon Stephens, mis en scène au Poche par Olivier Coyette. A ses côtés, dans une pièce qui se joue en six témoignages, chacun séparé en deux temps, le dramaturge et la mise en scène observent, avec un regard clinique, la trajectoire d'êtres humains dans les jours et les minutes qui précèdent les attentats. Point commun entre eux : ils vont effectuer une transgression, au milieu de leur vie quotidienne.

Cette transgression est liée à un dérèglement. Une femme s'éveille un matin, imaginant que son bébé se noie. Il ne se noie pas. Elle va partir au travail, se replonger dans un rapport important et secret. Mais elle s'est distanciee de son travail, navigue dans un ailleurs drapé de réflexions intérieures, litanies de questions sans réponse. Un soir, elle se décide à faxer le rapport au principal concurrent de sa boîte. Le lendemain, Londres remporte les jeux. Le jour d'après, à l'heure des attentats, elle ne va pas travailler. Jason, adolescent, qui « n'aime même pas » ses parents, ni sa sœur aînée, développe une attraction pour Lisa. Lisa est prof' à son école secondaire. Il va aller jusque chez elle. Elle ne répondra pas à son attraction. Il va la menacer, fantasmer son agression physique.

Un frère et une sœur, qui ne se sont plus vus depuis longtemps, se retrouvent, se saoulent et discutent du fait qu'ils n'ont pas regardé le Live 8, du 2 juillet, immense coup marketing dont on ne sait pas très bien si les profits iront bel et bien aider les peuples que le grand spectacle prétendait soutenir. Le frère et la sœur vont bientôt s'aventurer en zone intime dangereuse. Retrouvailles, encore, entre un professeur d'université et une ancienne étudiante. Perdus de vue depuis huit ans. Elle cherche un job. Un flirt s'engage, entre des saillies banales et un malaise qui grandit. Le professeur, deux fois l'âge de son étudiante, propose qu'elle passe la nuit.

Une veuve doit terminer d'écrire un article pour un certain Dr Schults. Elle boit du whisky, fume des cigarettes. Avant de s'immerger durant de longues heures devant des vidéos pornos. Extirpés du site de la BBC, 52 fragments de biographie des victimes de l'attentat scanderont la pièce. Pornography, c'est la réaction de Simon Stephens, Londonien d'adoption, au traumatisme de juillet 2005, mais aussi au monde post-11 septembre.

Les attentats, et les moments de spectacle qui les ont précédés (le Live 8 et le gain des JO) transpirent à travers chaque scène, sans jamais être attaqués de front. Stephens explique. « *Les kamikazes ont été décrits comme des êtres monstrueux. [...] J'avais, moi, l'impression que ces garçons n'étaient pas seulement singulièrement humains, mais qu'ils étaient aussi singulièrement anglais. Leur acte opérait sur le même spectre que bien d'autres actes constitutifs de notre expérience urbaine. Le leur se situait à l'une des extrémités de ce spectre, et je voulais écrire d'autres histoires qui se situeraient sur ce même spectre, mais à des endroits différents.* »

## **Privation d'avenir**

Ces endroits, Jason et sa violence envers Lisa, l'inceste entre un frère et une sœur, le piétinement du secret professionnel par une femme qui perd le sens de son travail, la veuve voyeuse, qui se penche sur des corps-objets et refuse de parler avec le reste du monde, coexistent dans les espaces de jeu modelés par Olivier Coyette. Le metteur en scène a pensé *Pornography* « en diptyque » avec *Punk Rock*, autre pièce de Simon Stephens présentée au Poche en janvier 2014 et qui y sera reprise en janvier 2015. Olivier Coyette voit des parallèles clairs entre les deux œuvres. « *Il y est questions d'individus victimes de dérèglements intérieurs. Dans Punk Rock, les adolescents n'ont plus de surmoi, ce qui les pousse à se rudoyer les uns les autres, ce qui entraînera l'un d'entre eux à un geste criminel – les germes de la destruction sont présents, toutefois, avant l'acte fatal. Dans Pornography, les personnages sont blessés par le monde dans lequel ils vivent, victimes du rendement, de la vie de bureau, de l'accélération de la société. Cela les mène à des actions de transgression* ».

*Punk Rock* et *Pornography* dressent également un discours sur le gâchis des vies perdues et la perte d'un avenir auquel chacun avait droit. « *Priver quelqu'un de son avenir, c'est quelque chose qui a beaucoup frappé Simon Stephens. Le 11 septembre et les attentats de Londres ont eu des conséquences bouleversantes pour lui, y compris sur son écriture. Ils l'ont atteint dans son identité de citoyen, de Britannique, d'homme adulte et de père de famille.* »

En dressant ces portraits paradoxalement empreints de distance mais ruminés au plus proche de l'intimité de ses personnages, Stephens nous montre qu'il y a peut-être, au fur et à mesure d'une accumulation de dérèglements, un terroriste en chacun de nous – c'est-à-dire quelqu'un qui utiliserait la terreur pour imposer une forme d'autorité.

Le titre qu'il a choisi, *Pornography*, renvoie à une réflexion plus large du dramaturge. « *Le langage de la pornographie a dépassé la frontière d'une forme d'art réservée aux adultes pour imprégner la culture populaire. [...], elle opère comme métaphore de cette curieuse période qui est pour moi comme le troisième âge du capitalisme. Le besoin de définir son identité à travers la consommation nous a conduits à nous objectiver.* »

Stephens voit l'humain comme de plus en plus défini par ses possessions. Dans ce magma consumériste, le jugement entre les hommes s'effectue selon leurs avoirs, et non plus leur être. Devenus des objets pour les autres, les hommes se retrouvent mis à distance. « *Cette objectivation explique qu'on puisse poser une bombe dans un métro.* » Après avoir brisé, avec Stephens, les dérèglements intimes de *Pornography*, il est temps d'interrompre le flux, la course de nos vies. S'arrêter.

Quelle société veut-on façonner ? L'explosion des réseaux sociaux, lieux du bouleversement de la notion d'intimité a eu lieu, en Angleterre, aux États-Unis mais aussi dans d'autres pays européens, en même temps qu'une montée de la société de surveillance. L'option de la surveillance a été un choix politique effectué après les attentats. Elle n'en malmène pas moins, elle aussi, notre intimité. Elle nous fait tendre, comme les révélations d'Edward Snowden l'ont montré, vers des sociétés où ce sont les données qui s'exprimeront sur les hommes. Pour affirmer s'ils sont déviants, terroristes potentiels, mais aussi des consommateurs de tel ou tel type. Les hommes ne tisseront plus leur propre discours. De sujet à objet, la frontière peut être infime.

### **Encadré : L'impuissance des caméras**

Sont-elles 2 millions ? Ou 5 millions ? Difficile à dire, tant les résultats des études varient, mais une chose est sûre : le Royaume-Uni est saturé de caméras de surveillance (CCTV). La majorité d'entre elles sont détenues par des privés, et non pas par l'État. Depuis plusieurs années, des organisations comme Liberty, Big Brother Watch ou Privacy International demandent qu'une régulation plus claire soit mise en place afin de respecter la vie privée. Au niveau public, on dénombre près de 300 000 caméras dans les écoles, 13 000 caméras dans le métro et 60 000 caméras installées par les autorités locales, par exemple. Les dispositifs se couplent, surtout, à d'autres systèmes de récolte des données qui permettent des croisements comme la reconnaissance faciale, les scanners dans des lieux tels que les aéroports ou les gares internationales, ou les empreintes digitales et l'ADN (le Royaume-Uni dispose de la bagatelle de 3,4 millions d'échantillons ADN). Très portés sur une radicalisation de l'utilisation de la caméra, les dirigeants anglais oublient parfois les résultats peu convaincants qu'elle offre. En 2008, après le boom de la CCTV, un inspecteur en chef de la police londonienne estimait que leur utilisation relevait du « fiasco le plus total ». Seuls 3 % des vols en pleine rue étaient résolus grâce à l'aide des caméras. Son pouvoir de prévention est, lui aussi, presque nul. « *Pourtant, c'est comme ça qu'on nous a vendu les caméras – pas comme source de preuves après un acte, mais bien comme un moyen de dissuasion*, explique Cory Doctorow, activiste et écrivain. *L'une après l'autre, les études concluent le contraire. Une étude faite à San Francisco a même montré, qu'au mieux, la criminalité de rue se déplaçait de quelques mètres des caméras. Pourtant on nous dit depuis des années que nous devons nous soumettre à être photographié tout le temps parce que ça empêcherait les gens de nous frapper, nous voler, brûler nos buildings et cambrioler nos maisons.* » Côté belge, l'utilisation de ces caméras augmente sans cesse. Avant 2007 et la « loi caméra », 800 lieux étaient officiellement surveillés. Il y en a aujourd'hui plus de 42 000.

De façon plus générale, les retombées de la surveillance, que ce soit au bureau, dans l'espace public ou ailleurs sont généralement néfastes. Une cinquantaine d'années d'études sur le sujet n'a pas seulement montré qu'elle engendrait un conformisme assez mortifère pour l'innovation mais excellent pour le repli sur soi, mais aussi qu'elle pouvait générer l'inverse des effets escomptés. Alors que les surveillants s'imaginent souvent affermir leur leadership et leur mainmise sur leurs citoyens, en réalité, le sentiment d'être épié, enregistré, catalogué peut créer une méfiance claire envers l'autorité. Mais, comme le soulignait en 2013 le journaliste anglais Chris Chambers, il n'est pas dans l'habitude des gouvernements de réaliser une étude sur les conséquences psychologiques potentielles de leurs décisions.